

Philippe Madec

L'île Hombroich

Ce texte a été publié dans la revue TECHNIQUES & ARCHITECTURE, octobre/novembre 2001, n°456

L'île Hombroich est à mille lieux de tout. Surtout de l'idée que l'on se fait d'un musée. Distante de la cité, elle s'étend dans les champs allemands. Foin de l'émergence, elle s'enfonce au creux d'un plateau, aux méandres de l'Erf. À l'écart de toute publicité, elle se complaît dans l'inapparent et le retrait. Dans un monde fier de sa complexité, une quête du simple s'y déploie et, loin de l'amalgame, un triomphe de la reconnaissance dévoile et rallie art, nature, paysage et architecture, ... dans la précision d'un échange entrevu à la Chapelle Rothko à Houston. L'île est aussi loin de nous ; il n'est pas dit que vous la rencontriez, même en y marchant, tant l'essentiel se déploie en parallèle. Il est conseillé de se perdre avant d'y arriver, pour arrêter de se disperser, trouver le temps nécessaire à se vider du surplus d'effets mondains qui nous encombre. D'entrée, sur un chemin de gravillons, à la descente de marches à flans de coteaux sous les bois, dans les fourrées, l'île impose silence, vous laissant coi. Un grand cube dont deux angles hauts opposés manquent, barre le chemin, une porte vitrée au milieu de chaque face de briques récupérées. Comment faire autrement ? Vous entrez. Tout est blanc. Murs, sol, plafonds d'où descend une lumière blanchie. Dans ce cube symétrisé où l'on tourne sur soi, en soi, pour comprendre, désorienté, règne une plénitude. Le bâtiment est vide sans d'œuvre ni trace d'accrochage. Pas d'électricité... ce lieu n'existe qu'à la lumière du jour. Briques, simplicité de forme, proportion si exacte, lumière naturelle exclusive... « L'architecte a retenu la leçon de Louis I. Kahn » mais en le pensant, vous vous trompez deux fois¹. Il est temps de poser l'embarrassante inculture et d'avancer sans bagages. Ce bâtiment est une porte rare. Au moment où vous ne la franchissez pas, elle organise votre venue, vous vide et vous ouvre. Alors, Le chemin vous regagne. En fond de vallée, entre les taillis, bois et futaies, l'eau s'étang, des bancs espèrent. Au cœur de ce lieu à haut horizon, l'écart entre paysage et nature se réduit à l'inaudible. Moins composé que le Stonypath d'Ian Hamilton Finlay, moins recherché que les jardins de Gilles Clément, le paysage² suit le chemin, escorte trois pas en arrière mais guide. Il pousse une proximité fervente, une intériorité bucolique et ajustée à l'art dont on sent la présente encore cachée. Toute l'âme allemande s'offre. Dans la quête du simple, tendu vers l'horizon comme ouverture, Heidegger trace le chemin de campagne ; Goethe éclaire l'association immédiate à la matière et le parallèle de l'art et de la nature, Georg Trakl le bonheur et le calme du fond de vallée, Hölderlin rappelle que le ciel est la maison du peintre, Rilke que l'art est une chose entre les dieux et l'homme... Tout se donne là... Là justement, un rideau d'arbres face au chemin. Dans son ombre, presque deux mètres, un mur des mêmes briques n'en finit pas, de part et d'autre du passage, Impossible d'arriver triomphant, tête haute dans l'axe. Dans ce chemin de ronde entre le mur et le rideau d'arbres, on longe au plus près, la tête tendue vers une porte encore invisible. Elle est trouvée, à l'angle, opaque, haute en bois, lazurée de gris. Qu'y a-t-il derrière ? Dans son épaisseur posée au nu extérieur, dans le temps de son ouverture, l'espace bascule. Vous étiez dehors dans le vert ; le blanc s'étend devant vous, dedans. Une musique d'œuvre d'art se joue ; le Musée Imaginaire d'André Malraux au fond d'une vallée dans la Ruhr ! Des œuvres de Kurt Schwitters, Hans Arp, Jean Fautrier, Francis Picabia ou Gotthard Graubner

dialoguent avec des sculptures Khmer et pièces chinoises, sculptures-vases ou meubles. L'assemblage saisit. Il est savant et sensible. L'écart entre les œuvres, pauses pour leur éclosion, leur enchaînement proche, tout est le fruit d'une pensée. Des salles entières sont dédiées à des artistes ; les œuvres de Fautrier occupent une aile intérieure de ce vaste labyrinthe ; plus loin les toiles de Loris Corinth ou les assemblages de Schwitters. Les toiles matelassées de Graubner libèrent l'espace nécessaire aux sculptures Khmers. C'est un amateur qui reçoit, pas un conservateur. Il aime, ne compte pas. Trente Fautrier ensemble, quinze collages reliefs ou sculptures de Schwitters... et vous, quasiment seul dans cette étendue d'une intimité et d'une familiarité qu'aucun musée n'offre et qu'ici rien ne trouble. Quoi ? Pas de gardien, pas d'électronique, pas de mise à distance mais surtout pas d'étiquette. Cette apparente solitude est la preuve d'une confiance infinie... Ah oui, c'est un Arp ! Je n'ose pas le toucher, je pourrais, je respecte ce qui m'est offert... Les œuvres données librement sont acceptées sensuellement. Intention connue, me diriez-vous ? Oui, mais ici, d'une intensité unique... Plus tard, près de l'apparente sortie, vous faites marche arrière, avec la peur d'être au bout, qu'il ne se passe rien d'aussi fort au-delà, que tout soit là. Vous revenez vers les œuvres les plus touchantes. Somme toute vous sortez. Face à la porte ouverte, le rideau vert. La marche reprend entre les marres. Des visiteurs, premiers *alter ego*, apparaissent, attablés, mangeant et buvant. Une pause, car la suite est inabordable dans l'instant après cette première visite... L'île ne vous abandonne pas ; vous êtes son invité... Un temps... Suivre le chemin dans les fourrées, sortir du fond, monter vers le plateau et les bâtisses apparues à l'horizon. Au sommet, un volume modeste et aveugle donne son entrée au détour d'un creux. La porte tirée, la pénombre saisit. La lumière ne vient que d'un patio triangulaire dont les baies sont protégées de stores vénitiens, baissés. Lentement l'œil s'ouvre pour découvrir dans une fragilité déconcertante, sans gardien, sans étiquette, là, à portée de soi, des dessins, gouaches, aquarelles, eaux fortes, gravures de Brancusi, Childe, Giacometti, Graubner, Klimt, Toulouse-Lautrec, van der Leek et Rembrandt... Venir dans demie obscurité chercher les teintes subtiles d'aquarelles de Cézanne... Retenir son souffle... Se demander dans l'effroi et le bonheur, s'il s'agit bien de gravures de Rembrandt... Peu importe, les avoir trouvés belles... Souffler... De ce volume, on sort à reculons. Quand le chemin vous reprend et que vous regardez votre compagnon, il n'est plus le même et ne vous regarde pas de la même manière. Vous venez de partager un avènement. Le vôtre sans doute... à la beauté et à la paix... Il vous reste à faire du chemin, long encore, jalonné d'événements sans équivalent (ah, la petite orangerie des têtes Khmers !), tant au fond de la vallée que sur le plateau où un ancien site de lancement des missiles Pershing de l'OTAN est le siège de la fondation... Plus tard, dans votre mémoire. Vous n'êtes déjà plus le même.

¹ - Les bâtiments sont l'œuvre de Erwin Heerich, sculpteur.

² - Bernhard Korte, paysagiste